

La parole aux amis de la montagne

C'est toujours avec plaisir que je prends la plume pour écrire la relation annuelle des courses en montagne du clergé valdôtain.

Mais avant de commencer cette fois, je voudrais prier mes chers collègues de la S. A. C. de tâcher de rendre l'alpinisme non seulement utile pour fortifier les poumons, pour opérer une détente sur l'esprit, pour élever l'âme à Dieu, mais aussi profitable de quelque manière à la science et à la connaissance intime de nos montagnes valdôtaines.

Cela peut se faire sans gêner en aucune manière la promenade, sans faire perdre aucune jouissance même la plus petite du panorama.

Voici comment :

Vous êtes arrivés, je suppose au sommet d'une montagne de 3500 mètres : dans les fissures des derniers rochers, vous voyez des plantes en fleur ; sur des roches proéminentes, vous voyez accrochés des lichens ; à vos pieds, il y a des débris de pierres qui ont tout l'air d'être des minerais ; même à cette altitude, la vie animale a des représentants nombreux : il y a des insectes qui courent au soleil, des papillons qui voltigent etc...

Eh bien ! faites une chose :

Détachez cette fleur, cette herbe et enveloppez-la d'un papier ; d'un coup de votre piolet, faites sauter ce petit morceau de rocher où est attaché le lichen ; attrapez ce papillon et mettez le délicatement, sans lui froisser les ailes, dans les feuilles de votre carnet... puis, à la première occasion, envoyez ces échantillons, auxquels vous aurez ajouté la date, l'altitude et la localité de la récolte, envoyez les, dis-je au bureau de la Société de la *Flore Valdôtaine*. Cette société les déterminera et les étiquettera soigneusement, en les rapportant à la montagne en question.

Ainsi, sans vous en douter, et sans aucun dérangement de votre part, vous aurez apporté une contribution utile à la connaissance de la flore, de la lichénologie, de la minéralogie ou de l'insectologie valdôtaines.

Les travaux de déterminations, d'analyses, se font en hiver dans le silence des cabinets, avec l'aide des microscopes, des réactions chimiques... mais les récoltes ne peuvent se faire qu'en été par ceux qui vont sur les lieux.

Si vous avez du goût pour la géographie, faites de même : la plupart des cartes de l'Etat Major sont défectueuses dans les détails, beaucoup de guides ont des erreurs, certaines publications touchant tel passage, tel gla-

cier, telle arête, tel col, telle montagne, ne sont pas exactes. Eh bien ! signalez ces erreurs, rétablissez la vérité, faites connaître vos corrections dans les informations annuelles que vous envoyez au soussigné. Elles seront notées dans ces pages et elles serviront un jour à rendre plus exactes les prochaines éditions de ces cartes, de ces guides.

La photographie peut de même apporter une grande contribution à l'étude et à la connaissance de nos montagnes. On se trouve quelquefois dans des positions exceptionnellement belles pour observer certains phénomènes : telle montagne, à cause d'un jeu de lumière momentané, se présente sous un point de vue tout-à-fait extraordinaire, tel détail de l'arête est tout-à-fait curieux, la disposition de telle roche est tout-à-fait intéressante, il y a sur le glacier des soulèvements singuliers etc. etc.. Saisissez donc sur le fait tous ces phénomènes, emprisonnez-les dans votre 13×18 pour les révéler ensuite aux studieux qui happeront en vrais gloutons vos intéressantes découvertes.

C'est donc entendu, n'est ce pas pour l'été prochain.

Maintenant à nous ! Quel plaisir de commencer la liste de nos ascension par celle du

Mont-Blanc (4810 m.) traversé de Courmayeur à Chamonix les jours 29, 30, 31 juillet, par les Curés A. Bovard, C. Perron, L. Lyabel et les Vicaires L. Anselmet et P. Plassier. C'est la première fois que le Mont-Blanc est fait, sans guide et sans aucune connaissance de la route, par des prêtres valdôtains. Les prêtres Bonin, Perruchon et Henry y avaient été les derniers, le 11 août 1894, à l'occasion de la messe au Mont-Blanc. Depuis lors, que de changements même au Mont-Blanc ! Ceux-ci avaient trouvé la cabane Vallot en plein névé au couchant de la cabane réservée aux guides qui était fixée sur le rocher. Au sommet du Mont-Blanc puis, ils avaient trouvé les tranchées où devaient se poser les fondements du futur observatoire Janssen ; les nouveaux alpinistes au contraire, au sommet ne trouvent plus rien, car l'observatoire Janssen n'existe déjà plus ; et à l'altitude de 4365 mètres, la cabane des guides est bien dans l'abandon, tandis que la cabane Vallot, dans laquelle il y a une chambre à l'usage des voyageurs, est venue s'accrocher sur le rocher.

Au sujet de la présente ascension, l'abbé L. Anselmet m'écrit une lettre dont je détache les passages suivants :

« Un automobile à 32 places de la S. V. A. T. nous prenait le 29 à Villeneuve à 4 h. du matin et nous déposait à Courmayeur à 5 h. $\frac{1}{4}$. A 6 heures nous disions la Messe au Berrier. Depuis Purtud nous étions en plein inconnu...

« Sur les bords du Lac Combal, nous fîmes un bon repas agrémenté des flots d'une excellente fontaine.

« En longeant l'interminable Glacier de Miage nos yeux cherchaient anxieusement la Cabane de Chaz de Pesse. Heureusement les traces d'un sentier nous firent enfin pousser un immense soupir de soulagement.

« A peine arrivés à la Cabane, Lyabel, Bovard et Plassier partent reconnaître et préparer le premier trajet que nous aurons à faire le lendemain,

probablement de nuit, lequel a l'air de présenter quelques difficultés, pendant que Perron et moi sommes acclamés maîtres coqs de céans.

« A une heure de la nuit, Lyabel, impitoyable, interrompit brusquement notre sommeil. Mais la nuit était si noire que force nous fut d'attendre le jour. Lyabel sortait tous les quarts d'heure inspecter le ciel et la terre ; malgré ce, nous ne partîmes qu'à 4 heures $\frac{1}{2}$. A 9 heures, tout nuage avait disparu, faisant place au plus beau ciel que j'aie jamais contemplé. Au col de Bionassay, sur le dernier rocher à découvert, nous fîmes une halte pour réparer nos forces éprouvées par une rude montée, puis résolument, nous enfilâmes les arêtes de glace couvertes de deux doigts de farine de neige.

« La journée était incomparable, le spectacle d'une grandiosité indescriptible !

« L'Italie, la France et la Suisse nous présentaient en même temps leurs sourires et leurs beautés enchanteresses.

« J'aurais bien voulu alors avoir avec nous certains détracteurs de l'alpinisme pour leur faire... *toucher des yeux* qu'ils parlent sans savoir ce qu'ils disent ! Que ne comprennent-ils donc enfin, combien les beautés de cette grande nature, le spectacle des cimes altières et des glaciers infinis donnent le sentiment de la grandeur et de la puissance de Dieu, en même temps que de la nullité, de l'infinité de l'homme qui disparaît en face de ces œuvres gigantesques du Créateur !

« Le passage des arêtes exigeait beaucoup d'attention. Nous nous livrions à des exercices d'équilibre très délicats entre les deux nations sœurs, si souvent en frais de délicatesse entr'elles.

« A deux heures de l'après midi, 4810 mètres ! Nous étions fous de joie, ivres de bonheur !

« Mais, *extrema gaudii luctus occupat* ! En même temps que la cime tant désirée, nous rencontrions les premiers signes d'orage et... le mal de montagne dû en grande partie, selon moi, aux troubles atmosphériques. Nous en fîmes pris presque tous en même temps.

« Nous ne restâmes au sommet que cinq minutes. Pour éviter l'orage qui grondait déjà dans le lointain, nous fîmes la descente des Bosses aussi rapidement que possible.

« L'ouragan nous atteignit sur le Dome du Goûter. Lyabel, qui était en tête de ligne, fut deux fois changé en une statue de feu. Nos piolets faisaient des étincelles, la peau nous picotait, nos corps semblaient perdre de leur poids. Les éclairs se succédaient l'un à l'autre dans un fracas dépassant toute imagination et la tourmente furieuse et inlassable nous étouffait et nous aveuglait. Nous piquâmes nos piolets à 50 mètres de distance et attendîmes un peu dans l'espoir que, tout état violent n'étant pas durable, nous puissions continuer notre voyage. Toutefois la position devenant intenable, nous rebroussâmes chemin.

« Nous trouvâmes aisément la cabane du Rocher des Bosses (4365 m.) en suivant le rocher sur lequel elle trône. Mais dans quel état affreux elle était !! A demi pleine de neige, les vitres cassés, les auvents désesparés, les couvertures gelées. A coté est l'observatoire Vallot blindé d'acier.

« Nous passâmes la nuit, comme nous pûmes, en employant à nous échauffer, quelques débris de bois qui provenaient de l'observatoire Janssen. Bloqués que nous étions de tous côtés par les éléments, nous ne saisissons que trop les stridents contrastes qu'il y avait entre notre position actuelle et la nuit tranquille que nous aurions passée dans notre lit de la plaine. Le lendemain 31, temps calme et doux, mais brouillard épais et dense, qui ne permettait pas de rien distinguer.

« Nous ne pûmes partir de notre rocher qu'à une heure après midi. Mais par où descendre ? Lyabel opinait pour les arêtes de Bionassay, Perron pour les Bossons. Nous crûmes ce parti le moins mauvais. Lyabel se sacrifia pour aller chercher les piolets qui étaient restés à l'endroit où nous les avions piqués la veille. Au bout d'un quart d'heure nous descendîmes le rocher de la cabane pour exempter à Lyabel la peine d'y remonter. Mal nous en prit. Les rafales bien qu'intermittentes ne nous permettaient ni de nous voir, ni de nous entendre et effaçaient immédiatement nos traces. Nous eûmes de la tablature pour opérer la conjonction avec Lyabel.

« La descente sur Chamonix s'effectua dans des conditions particulièrement difficiles. Ceux-là seulement qui ont été au Mont-Blanc nous ont compris. Le dédale des crevasses d'un glacier horriblement tourmenté surtout dans une année pauvre en neige, l'état de faiblesse causé par la fatigue, le mal de montagne, le peu de provisions, les émotions diverses, un brouillard très dense, des coups de vent qui diminuaient cependant d'intensité à mesure que nous descendions, l'ignorance des lieux, le manque de direction, l'absence de traces, le peu de temps disponible acculés comme nous étions par la nuit, tout continuait à rendre notre position presque désespérée. Nous descendîmes cependant toujours, guidés par notre seul instinct de montagnard. Enfin, après bien des lacets, des tâtonnements et des pas perdus, nous trouvâmes, une heure environ avant d'arriver aux Grands Mulets, d'abord quelques traces indécises, puis plus marquées, puis le chemin battu. Dieu soit béni, nous étions sauvés ! Oh ! quelle joie lorsque nous apercevions sur la neige des bouteilles vides, des bouchons de liège, des boîtes de conserve défoncées, témoignant que nous étions sur le bon chemin ! Quelle charité fleurie nous ont faite ceux qui les ont laissées !

« A la *Pension des Glaciers* nous fîmes un bon souper. A 7 h. $\frac{1}{2}$ nous étions à Chamonix où la *Pension Balmat* nous restaura complètement.

« Le lendemain à 4 h. 26, départ pour Martigny par le splendide tram, lent mais beau ! De Martigny, on rentra chez soi, Anselmet et Plasrier par le Simplon, les autres par le Grand-Saint-Bernard. »

Breithorn (4166 m.) et **Petit Cervin** (3886 m.) — Le 18 août le recteur Joseph Perron y conduisit le docteur Opezzo. Départ du Giomein à 2 heures du matin : arrivée à Valtornenche à 5 heures du soir.

Grand Paradis (4061 m.) — *Célébration de la Sainte Messe par le Curé de Valsavarenche abbé César Perron.* Voici quelques détails pris dans une lettre que m'envoie le célébrant sur ce sujet :

« Dès mon arrivée à Valsavarenche, mon cœur soupira après le jour où j'aurais pu aller célébrer la messe au Grand Paradis. Puisqu'on a déjà

dit la messe sur le Mont-Blanc, sur le Mont-Rose, sur le Mont-Cervin... pourquoi ne pas la dire aussi sur le Grand Paradis ?

« L'été 1912 arrive, nous combinons. Mon frère et moi, un dimanche après les Vêpres, accompagnés d'un porteur, et munis de tous les ornements rituels nécessaires, nous montons au Refuge Victor Emmanuel, bien décidés à conduire au port notre projet.

« Le lendemain, le temps semble clair et nous partons pleins d'espérance. La déception nous attendait plus haut. A peine arrivés sur le premier rocher, nous commençons à apercevoir quelques nuages noirs : bientôt un vent très fort se fait sentir qui ne tarde pas à dégénérer en une véritable tourmente à tout emporter.

« Espérant toujours contre toute espérance, nous continuons à monter. Grelottants de froid, à demi gelés, nous arrivons au *Dos de l'Ane*. Cette arête qui a déjà eu ses victimes nous fait trembler un peu. La tourmente est si forte que nous ne pouvons plus nous tenir.

« Arrivés au pied de la *Becca de Moncorvé* voyant qu'il aurait été folie de continuer avec un temps pareil, nous nous décidons enfin à battre en retraite.

« Le reste de l'été s'écoule, le temps est toujours mauvais, et notre entreprise reste à l'état de projet.

« Cette année 1913, la saison de l'alpinisme était à peine ouverte que je résolus de tenter de nouveau la fortune.

« Les guides François, Antoine et Laurent Dayné, Victor Jocallaz et Gabriel Chabod s'étaient offerts de participer à cette promenade. Le jour de Saint-Pierre, après les Vêpres nous partons accompagnés des souhaits et des vœux des habitants de Valsavarenche et nous allons dormir au Refuge.

« Le lendemain de bonne heure, nous sortons étudier le temps. Il est un peu douteux. N'importe, nous partons quand même. Le glacier est bon et la volonté ne manque pas.

« Cette fois la fortune nous sourit ; aucun incident fâcheux ne vint entraver notre marche. Le froid est très intense, mais nous nous en soucions bien peu. Le vent ne souffle pas ; tout le reste n'est rien.

« Partis du Refuge à 5 heures, à 9 heures 112 la messe est dite, et après une petite réfection nous nous remettons en marche pour la descente heureux et satisfaits. »

— L'abbé C. Perron fut une seconde fois au Grand Paradis, le 13 août, y conduisant l'abbé Yoccoz et plusieurs villégiateurs de Valsavarenche.

— Il y fut encore une troisième fois le 9 septembre, lors de la fête du Cinquantenaire du Club Alpin Italien ; il y remplit alors l'office de chef de cordée.

Tersiva (3513 m.) — Elle a été montée le 2 septembre par les abbés J. B. Gontier, J. B. Perron et un villégiateur de Champorcher.

Col Sonadon (3489 m.) Le guide et les porteurs de Valpelline n'ont pas encore fait le Grand Combin parce que le Monsieur requérant leur aide ne s'est pas encore présenté. Je voulais cet été faire avec eux l'ascension de cette montagne par l'arête est-sud-est afin qu'ils en eussent pris

connaissance. Le guide est Forclaz Théodule et le porteur Duclos Alexis. Nous allâmes trois fois dormir la veille à la Cabane d'Amianthe, mais nous échouâmes toutes les trois fois dans notre tentative.

La première fois, 10 septembre, dans l'agréable compagnie de MM. Ferrario et Catella de Milan, au milieu d'épais brouillards et d'une neige fine qui tourbillonne et cingle le visage, nous finissons par arriver jusqu'au Col Sonadon (3489 m.) où nous jouissons d'un panorama de 3 à 4 mètres d'étendue et d'où nous retournons.

La seconde fois, 13 octobre, c'est plus beau encore ! A nous trois seulement, nous ne réussissons pas même d'aller jusqu'au Col d'Amianthe (3200 m.) tellement le temps est affreux ; et, lorsque quelques heures après notre départ, obligés de battre en retraite, nous voulons rentrer à la cabane à 6 h. 12 du matin, nous avons toutes les peines du monde à la découvrir au milieu du brouillard et de la neige tourbillonnante.

La troisième fois, notre excursion risqua de passer dans un des bulletins du Club Alpin à la rubrique : *Accidents*. C'était le 16 décembre, en hiver. Trois alpinistes sans guides, Carpano, Pergameni et Ranuzzi étaient venus chez moi décidés à faire le Grand Combin. Je leur demandai la permission de les suivre avec mes deux hommes. Entendu.

Après avoir soufflé toute la nuit, le vent cesse comme par enchantement quand nous quittons la cabane (à 3 heures du matin comme les deux premières fois). Il fait un temps féérique ; la lune nous éclaire comme en plein jour, et pas froid du tout car il n'y a que -5 . Nous traversons le Col d'Amianthe, descendons sur le Glacier Durand et unis en une seule cordée nous remontons diagonalement les séracs.

A cause de l'épaisseur de la neige la plupart des crevasses sont invisibles. A un moment donné, à la place qu'occupait M. Carpano nous ne voyons plus... qu'un trou. Le porteur qui est après lui a senti un violent coup à la corde. Carpano avait disparu dans une crevasse, cinq ou six mètres dessous la superficie. Sous lui, noir ; d'un côté et de l'autre, un bon mètre de distance le séparait de la paroi de glace. La crevasse formait voûte. Carpano était donc suspendu sur le vide. On tira la corde. Malheureusement comme la neige était très épaisse, la corde entra plus d'un mètre dans la neige. On avait beau tirer : le pendu montait jusqu'à un certain point et pas de plus. On lui jeta deux cordes de secours : mais autre malheur ! à cause des raquettes, il ne put les faire passer sous ses pieds pour poser ceux-ci dessus et se faire ainsi soulever dehors : il dut se contenter d'y appuyer les genoux pliés. A la fin, on vit sortir le piolet, puis la tête, mais il fallut absolument déblayer toute l'épaisseur de la neige pour qu'il pût arriver à fleur de glacier. Le sauvetage avait duré 20 à 25 minutes. Heureusement Carpano ne perdit pas un instant son sang-froid, et, de la crevasse où il était suspendu, il dirigea admirablement les opérations du sauvetage. Le tirage des cordes avait fatigué ceux qui étaient dehors presque autant que celui qui était dedans. Heureusement la scène se passait sous une lune splendide et dans un calme parfait ! Qu'aurait-on pu faire si le temps avait été mauvais ? Ce sauvetage à 5 heures du matin,

en plein hiver, à 3300 mètres d'altitude, restera profondément gravé dans la mémoire des 6 excursionnistes !

Malgré l'accident, on continua cependant encore à monter, et au lever du jour, on était à l'extrémité nord de l'arête qui unit le Col Sonadon à la paroi du Grand Combin (3500 m. environ). Le thermomètre marquait —11 ; on but quelque chose de chaud ; puis malheureusement le temps se troubla : ce qui, combiné avec l'ébranlement moral qu'avait déjà subi plus tôt la caravane, fut cause qu'on décida de rebrousser chemin.

Cependant, tant pour avoir l'air de faire encore quelque chose de nouveau surtout dans cette saison, par l'arête, nous descendîmes au Col Sonadon jusqu'à l'homme de pierre, et de l'homme de pierre, en continuant toujours par l'arête nous arrivâmes jusqu'à la frontière italienne : ici l'arête se bifurque : la bifurcation Est monte lentement vers la Grand Tête de By tandis que la bifurcation Ouest descend à un petit col ou vient mourir une langue du Glacier de By et monte ensuite brusquement à l'Aiguille Verte Est de Valsorey. Tout juste à la bifurcation où nous sommes arrivés il y a une petite pointe bifide. De cette pointe on voit dans le lointain le Monviso poindre entre la Grivola et le Grand Noumenon. D'ici nous descendîmes de nouveau dans le glacier, passâmes à côté du trou qui n'ayant pu avoir M. Carpano tout entier avait dû se contenter de son bonnet et de ses lunettes, et, sur une neige devenue cette fois très mauvaise, rentrâmes à la Cabane par le chemin du matin. (1)

Aiguille Verte ouest de Valsorey (3430 m.) *Première ascension et 1^{re} traversée du Col Garrone.* Abbé Henry et guide Forclaz Théodule le 12 juin.

Nous avons déjà essayé autrefois cette pointe par l'arête sud (Voir *Alpinisme et Clergé Valdôtain en 1910*) ; mais à cause de la roche très mau-

(1) Toute insignifiante qu'ait été cette petite exploration de l'arête du Sonadon, elle peut cependant avoir pour résultat de permettre de rectifier et de détailler mieux la nomenclature des pointes de ces parages. Et d'abord, je crois qu'on pourrait très bien appeler *Mont Sonadon* cette petite pointe bifide dont j'ai parlé ci dessus qui est l'extrémité sud de l'arête du Sonadon, qui en est le point le plus élevé, et qui se trouve au point de jonction de trois arêtes : celle du Sonadon, celle de la Grand Tête de By et celle des Aiguilles vertes de Valsorey. Ce point étant fixé, la série des petites cimes de cette arête des confins peut se fixer ainsi de l'ouest à l'est : Col Vert, Aiguille Verte Est de Valsorey, Col Ouest d'Amianthe, Mont Sonadon (3520 m.), Grand Tête de By, Col d'Amianthe, Col des Champignons (entre 2 champignons), Tête Blanche de By, etc...

J'ajouterai encore deux mots.

Dans mon guide de Valpelline qui a paru en 1913, j'ai signalé un certain nombre de pointes encore vierges. Cela a donné à l'œil à quelques engragés grimpeurs et entre autres à M. Paolo Ferrario de Milan. Monsieur Ferrario donnera un jour le détail des pointes qu'il a gravies et des itinéraires qu'il a suivis. En attendant, pour ne pas causer des déceptions affreux à quelque touriste en recherche de pointes qu'il croyait vierges et qui ne le sont plus, je dirai que M. Ferrario a fait cet été les pointes vierges suivantes : *Les Quatre Têtes* (il en a trouvé cinq) ; trois des *Molaires du Valsorey* soit les trois nord-est, le *Champignon Ouest* au Col des Champignons, la traversée du *Col Sud de la Pointe Sud du Trident de Faudery*, la *Dent Sud de Vessona*. Les amateurs de pointes vierges doivent donc s'adresser ailleurs et non plus à ces pointes.

vaise et sans consistance, nous dûmes alors redescendre. Je ne la perdis cependant point de vue, et avant que la saison fut ouverte, avec mon ami le guide Forclaz, nous l'attaquâmes et la gravâmes directement par le couloir de neige qui prend à l'ouest quelque vingt mètres en dessous de son sommet et parcourt dans toute sa longueur son flanc sud-ouest. Du som-



Phot. Bionaz

AIGUILLE VERTE OUEST DE VALSOREY

(L'ascension du 12 juin 1913 s'est faite par le grand couloir neigeux, à droite)

met, où nous ne trouvâmes aucune trace de passage précédent, nous suivîmes l'arête nord qui nous porta sur le Col Vert. Comme il est joli ce Col Vert ! L'endroit des cols est quelquefois marqué par un grand monolythe ; le col Vert est indiqué, lui, par un rocher très curieux qui ressemble à une petite montagne.

Du Col Vert, nous descendîmes le glacier de By en nous tenant sur son bord gauche, puis nous vîmes à la Cabane d'Amianthe en faisant la première traversée du Col Garrone.

Col des Rayes Noires (3426 m.) — Curé Emile Bionaz et son petit neveu Laurent, le 30 juillet. Voici ce que m'écrivit Bionaz :

« A deux heures du matin nous partons de la Cure de Valsavarenche.

« Soit pour nous épargner de la fatigue, soit pour donner à notre curiosité tout le loisir d'observer paysages, fleurs, rochers, bouquetins, chamois, nous avons la patience de suivre tous les longs zigzags que fait la route royale de chasse du Lauzon. C'est long, mais par contre très intéressant.

« Au dernier plan en haut, au lieu de suivre à droite le beau chemin qui mène au Col Lauson, nous préférons suivre à gauche la base de la

Tête Blanche sur une interminable avalanche de terre molle et de gravier mouvant qui retarde et fatigue la marche. Au bout de deux heures, nous arrivons enfin à la dépression du Col des Rayes Noires. La tentation nous vint de faire encore un effort et d'arriver jusque sur la Pointe Blanche, là, tout à côté, si proche et si facile ; mais il aurait fallu avoir deux ou trois heures de plus à sa disposition, tandis que nous devons nous rendre le soir même, bon gré, mal gré, à Saint-Nicolas. Nous devons donc nous contenter de contempler quelque temps le splendide panorama pour dévaler bientôt jusqu'à Valnontey et à Cogne et de là à Saint-Nicolas où nous arrivons à dix heures du soir. »

Pointe Bioula (3414 m.) — Le curé de Valsavarenche César Perron y conduisit, le 27 août, 3 villégiateurs.

Pointe Fourà (3412 m.) — Le curé César Perron y conduisit, le 4 septembre, un étudiant universitaire.

Col du Grand Neyron (3392 m.), **Col de l'Herbetet** (3260 m.) — Traversés le 10 septembre, en qualité de chef de cordée, par le curé de Valsavarenche César Perron, le lendemain de l'ascension du Grand Paradis. On partit du Refuge Victor Emmanuel et on vint à Cogne en traversant les Cols ci dessus et les Glaciers de Lavaciù, Montandayné, Grand Neyron et Herbetet.

Pointe Fontanella (3386 m.) — Abbé Henry et son ami Ottoz Joseph, le 11 août. Départ de Valpelline dans la nuit ; arrivée à Prarayé le matin. Après un petit déjeuner on fit l'ascension par un couloir qui part du Buthier et mène presque en droite ligne jusqu'à une brèche bien marquée et bien visible de l'arête nord-ouest. Nous continuâmes par cette arête jusqu'à plusieurs grands gendarmes, ressemblant plutôt à des tours qu'à des gendarmes. Nous les contournâmes sur le côté de Valcornère. Au dessus de ces gendarmes, la route reprend de nouveau sur l'arête qui devient subitement très large et n'offre plus aucune difficulté.

Le sommet est constitué de trois pointes : celle du nord-ouest, la plus basse, neigeuse ; celle du nord-est, mi neige, mi roche ; celle du sud, toute roche. Entre ces trois pointes s'enfonce, en direction sud est, nord-ouest, un joli vallon glacé où, dans les années chaudes, se forme un petit lac polaire extrêmement curieux à contempler.

Nous descendîmes par la pointe sud en enfilant un des deux ou trois couloirs qui mènent tous facilement dans le vallon au pied du Col de Valcornère : de ce vallon, terminé par un clapey à gros blocs, nous nous coulâmes dans celui de Valcornère et de là le soir à Prarayé.

Grand Tournalin (1) (3379 m.) — Le recteur Joseph Perron y conduisit le 8 août les pharmaciens Amilcar et Vincent Calleri, le Docteur Opezzo et huit autres villégiateurs. Journée nuageuse, froide et sans perspective.

(1) Les Révérends Pères Jésuites professeurs à Bollengo qui viennent passer quelques jours de villégiature à Antey ont continué cette année leurs excursions. C'est avec bien du plaisir que nous les ajoutons à celles de nos prêtres valdôtains. Nous espérons même qu'el-

Col de Moncorvé (3351 m.) — Archiprêtre curé F. Borghesio et Paul Perruchod d'Introd le 28 juillet.

Col Saint-Théodule (3324 m.) — Le recteur Joseph Perron y conduisit le 11 août le Docteur Opezzo, sa dame, son garçonnet de 11 ans, Ronchail Isabelle et Bich Philomène : tourmente de neige aux alentours du Refuge.

Le 23 juillet, le prof. Fea, les vicaires G. Pession et P. Plassier passent le Saint-Théodule pour se rendre à la Cabane Bétémps (2802 m.) afin de tenter la Dufour. Le lendemain 24, ils s'élèvent jusqu'à 3200 m. Mais chassés par le mauvais temps, ils redescendent jusqu'à Zermatt et repassent le soir le Saint-Théodule pour retourner au Breil.

Becca Faudery (3290 m.) — *Première ascension.* Abbés Bionaz et Henry, 3 septembre. D'une lettre de Bionaz : « Le 2 septembre je vais à Valpelline pour faire le lendemain la Grand Tête de By. Mais mon ami Henry a tout autre idée : il voudrait faire une petite pointe à l'extrémité

les auront à continuer longtemps encore. Ces bons Pères n'ont que peu de jours de vacances, mais ces quelques jours sont tous employés en excursions. Cela prouve une fois de plus combien le clergé aime la montagne ! Voici quelques données tirées de leurs lettres :

• **Bec de Nana** (3010 m.) 24 juillet. Itinéraire : coté opposé au Col de Nana. Marche très lente, haltes nombreuses. Il s'agissait après un an de repos de s'entraîner pour les jours suivants : RR. PP. Bourg, de Gailhard-Bancel, Vallier et Duchamp.

Col de Valcornère (3147 m.) 28 juillet. Départ d'Antey 4 heures ; Col 11 heures 50. Départ du Col 1 heure ; passage au Col de Fort 3 heures 12, après avoir traversé le Glacier de la Roisetta au pied de Tsan : RR. PP. Bourg, de Gailhard-Bancel et Salet.

Dome de Tsan (3353 m.) 29 juillet. L'aspect du glacier différait beaucoup de celui de l'année 1912. Bien plus de crevasses et au sommet de grands amoncellements de neige. La vue a paru plus belle encore que celle du Breithorn : elle est à peine moins vaste et les premiers plans sont plus variés et plus sauvages : pics noirs et neigeux, vallées, glaciers et lacs étagés. On s'étonne qu'une si belle montagne soit relativement si peu fréquentée : RR. PP. Fontognond, Duchamp, Vallier, du Bouchet.

Tour du Cervin. Grande excursion — *Premier jour 4 août* : départ d'Antey 8 h. 14, Col de Chavacour (2965 m.) 4 h., Prarayé 6 h. 14 — *Second jour 5 août* : départ de Prarayé 5 h. : beaucoup trop tard étant donné notre plan ; mais nous ne pouvions sacrifier à la messe et nous avons dû pour la dire faire halte la veille à Prarayé au lieu de décrocher à la Cabane de Tsa de Tsan : cabane Tsa de Tsan 8 h. 12, Roher de la Division 12 h. 12, Col de Valpelline (3562 m.) 1 h. 14 : neige horrible dans laquelle on enfonçait près d'un mètre à chaque pas ; descente du Glacier du Stockjé très pénible, très lente ; crevasses nombreuses ; Stockjé (3097 m.) 2 h. 40 ; puis Glacier de Zmutt par la moraine septentrionale, puis Zermatt 7 h. 12. — *Troisième journée 6 août* ; départ de Zermatt 7 h. 45 ; cabane Suisse (3050 m.) 11 h. 45 ; Antey 7 h. 12. Excursion superbe qui a dépassé de beaucoup tout ce que nous pouvions imaginer : RR. PP. Bourg, de Gailhard-Bancel et Duchamp.

Bec de Nana (3010 m.) 11 août. Itinéraire : arête nord : RR. PP. de Gailhard-Bancel et Salet.

Château des Dames (3489 m.) 28 août. Itinéraire : Tsignana, Grand Lac et Col au pied du Mont Ross : RR. PP. Fontognond, Bourg, de Gailhard-Bancel, Salet, Vallier.

Gran Tsemetta (3167 m.) 2 septembre. RR. PP. Bourg, de Gailhard-Bancel et Salet.

Cime Blanche (3010 m.) 4 septembre. RR. PP. de Gailhard-Bancel et Salet.

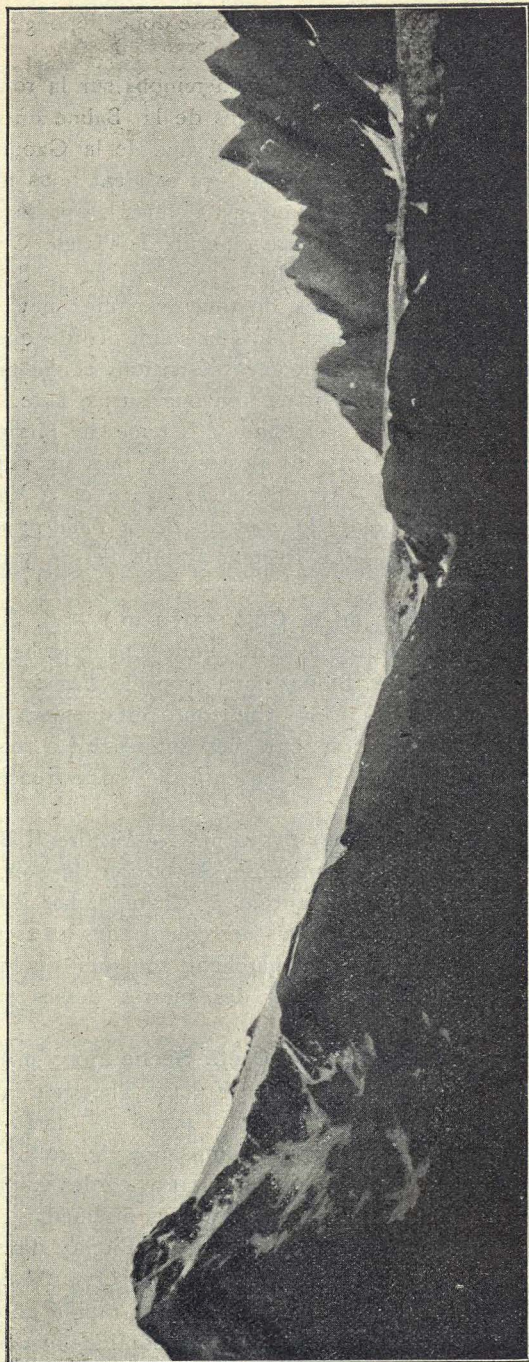
Col du Lion (3577 m.) 4 septembre. Nous avons peut-être battu un record de rapidité ce jour là. Partis d'Antey à 6 h. du matin, nous étions de retour à 7 h. du soir, ayant tenu la course depuis la Croix Carrel jusqu'à Valtornenche, presque sans interruption : RR. PP. Bourg et Vallier. »

MONT GELÉ

GLACIER DU MONT GELÉ ET DE FAUDERY

MONTS DE FAUDERY

1 2 3 4 5 6 7 8



Phot. Bionas (agrandissement).

1. **MONT GELÉ** (première ascension : Jacomb août 1861). — 2. **COL DE FAUDERY** (première ascension : Jacomb août 1861). — 3. **BECCA FAUDERY** (première ascension : Bionaz et Henry 2 septembre 1913. — 4. **BECCA CREVAYE** : on distingue très bien le trou de 8 mètres environ de diamètre dans la petite pointe du milieu (première ascension : Bovet et Henry 11 juillet 1904). — 5, 6, 7 **TRIDENT DE FAUDERY** : — 5. **POINTE NORD** (première ascension : Bovet, Tofani et Henry 9 juin 1907), — 6. **POINTE CENTRALE** : *Virgée*, — 7. **POINTE SUD** (première ascension : Topham 26 juillet 1893). — 8. *Col Sud de la Pointe Sud du Trident de Faudery* (traversé la première fois de Bionaz à Ollomont par Ferrario et Bietti le 26 septembre 1913).

nord de la chaîne du Morion dominant le Col de Faudery, pointe peu importante il est vrai, mais encore vierge. Je passe donc l'éponge sur mon projet et je me rallie au sien.

« A deux heures avant jour, nous nous acheminons sur la route d'Olomont et longeons la noire forêt et les gorges de la Balme où nous saluons en passant le solitaire oratoire de Notre Dame de la Gaoula accolé au pied d'une paroi de rochers. Le soleil se lève et vient nous réchauffer lorsque nous entrons sur le Glacier de Faudery. Celui-ci se passe aisément car il n'y a pas de crevasses, mais il dure et brûle le visage. C'est onze heures quand nous arrivons au Col Faudery (3200 m.) au pied de notre montagne. Sa sommité ne se montre pas du tout avenante : névé très rapide d'abord, puis rochers peu fermes. Mais la solide corde que l'abbé Henry tient en main a bientôt raison de mes hésitations et de mes scrupules et dans une petite heure nous nous trouvons sur la faite. Là haut on prit des vues, on construisit un semblant d'homme de pierre où on déposa sa carte de visite comme prise de possession, puis on redescendit au Col et de là par le vallon de Crête Sèche à Oyace et à Valpelline. L'abbé Henry a donné à cette pointe le nom de *Becca Faudery* ».

Grand Tsemetta (3167 m.) — Le Recteur Joseph Perron y conduisit le 16 août le Docteur Opezzo.

Roise des Banques ou Bec de la Culà (3164 m.) — J. B. Perron vicaire y alla le 29 juillet en compagnie d'un jeune Champorcherain. Curieux ce nom : *Bec de la Culà* ! A Bionaz nous avons le *Bec de l'Aquelou* autrefois *la Culoz*. Ces deux noms Culà, Culò ont certainement la même origine. Que veulent-ils dire ? Ce doit être bien intéressant à rechercher.

Pointe de Tsambeina (3162 m.) — Le curé de Valsavarenche César Perron y alla seul le 3 juillet.

Mont Delà (patois **Mont Deloing**) (3139 m.) — Vicaire J. B. Perron seul avec le chien de la cure, le 5 septembre. Ascension du soir. Départ du Lac Miserin à 2 h. 12 du soir et rentrée à Champorcher à 6 h. 12 du soir. Remarque : « Ne conduisez jamais des chiens dans les ascensions ; c'est dangereux pour vous, parce qu'ils marchent toujours quelques pas au devant de leur maître et lui font rouler des pierres dessus sans discrétion ».

Aiguille Duc (3124 m.) et **Aiguille de Crête Sèche** (3007 m.) — *Première ascension* — Abbé Henry avec le guide Forclaz Théodule le 4 août.

Ne trouvant plus de compagnons alpinistes parmi les curés de mon district, je suis obligé de prendre pour compagnon le guide Forclaz. C'est du reste un très aimable compagnon, car il porte cordes et provisions pour tous les deux, et je marche ainsi beaucoup plus aisément.

Nous montons d'abord, en dessus des Balmes de Bionaz, dans le vallon de Faudery, et nous attaquons d'ici l'*Aiguille de Crête Sèche* par sa face sud. Rien de notable si ce n'est une paroi assez rapide et couverte de glissantes graminées (*aoulenna*) qui vous obligent continuellement à bien regarder où l'on met les pieds. Cette paroi nous mène sur l'arête sud à peu de distance du sommet. A cinquante mètres environ en dessous de la

pointe, nous trouvons un bâton dressé, laissé probablement là par quelque berger qui ne s'est pas aventuré plus haut. En continuant par l'arête sud, nous atteignons bientôt le sommet où nous ne trouvâmes aucune trace d'ascensions précédentes et érigeâmes un petit homme de pierre.

Une pointe vierge était donc faite. Restait l'autre, cotée 3124 m. qui était en face de nous, tout à fait voisine, et qui venait la première après, sur la même arête. Nous sondâmes à diverses reprises, du regard, la paroi nord de notre pointe pour chercher si elle n'aurait pas pu nous laisser un petit passage pour descendre à une *brèche* située à quelques 40 ou 50 mètres au dessous par où nous aurions pu passer à la pointe enviée. Mais nous ne trouvâmes rien de convenable. Nous dûmes donc redescendre toute entière la paroi sud de notre pointe jusqu'à un petit col et de là, par un couloir, jusqu'à son pied est qui plonge dans de grands clapeys. Arrivés ici nous remontons de nouveau toute sa face nord sur un long et rapide couloir qui nous conduit à la *brèche* ci dessus. De cette brèche nous passons sur le versant ouest de la montagne. En suivant l'arête de ce côté, du sud au nord, après avoir dépassé trois petites têtes, nous arrivons sans difficulté au sommet du point coté 3124, où ne trouvant non plus aucune trace d'ascensions, nous élevâmes un petit bonhomme de pierre. Une surprise m'était réservée ici : 15 à 20 mètres sous le sommet, croissait dans les fissures de la roche, en qualité relativement assez grande jusqu'à former de tout petits tapis, une plante que je n'avais vue ni rencontrée dans mes excursions : l'*Alsine Rionii*.

Assis à côté de l'homme de pierre, nous examinons méticuleusement la paroi nord de l'aiguille de Crête Sèche où nous étions tout à l'heure, et nous découvrons qu'on aurait pu la descendre en prenant pour point de départ l'arête sud 40 ou 50 mètres en dessous du sommet. Ça nous aurait fait gagner au moins deux heures de temps. Avis aux futurs visiteurs de cette pointe ! Nous remarquâmes aussi que l'Aiguille de Crête Sèche ne peut être inférieure que d'une centaine de mètres tout au plus à la pointe cotée 3124 mètres où nous sommes maintenant : par conséquent la cote 2807 mètres est certainement fautive : il faudrait peut-être lire 3007 mètres.

Nous revînmes à la *brèche* et par son couloir ouest nous descendîmes dans le vallon de Faudery et de là à Bionaz et à Valpelline.

En l'honneur de Monseigneur Duc qui a beaucoup aimé et fréquenté les montagnes de la Vallée d'Aoste, j'ai appelé *Pointe Duc* cette pointe sans nom jusqu'ici et connue seulement par sa cote 3124 m., et *Col Duc* la brèche qui la sépare de l'Aiguille de Crête Sèche au pied nord de la tête de laquelle elle se trouve, col dont nous fîmes aussi les premières ascension et traversée très faciles du reste.

Tour de Ponton (3101 m.) — Vicaires Constant Gontier et J. B. Perron le 8 août.

Bec Costazza (en patois **Cotasse**) (3085 m.) — Le vicaire J. B. Perron y conduisit le 18 août un villégiateur de la Cure de Champorcher, Eva Costanzo.

Mont Néry (3070 m.) Vicaire Constant Gontier et Curé Joseph Ottin le 1^{er} juillet. Itinéraire du Col Chasten. Journée splendide. Coup d'œil superbe sur la plaine depuis Chivasso jusqu'à Introd.

Mont Falère. (3062 m.) Nous sommes arrivés cette fois à la montagne du curé Bionaz.

« J'y suis allé, m'écrit-il, cette année à trois reprises. Itinéraire : Lac des Morts, arête sud-ouest, descente sur le flanc sud.

« Le 26 août en compagnie de mon petit neveu Camille Bionaz âgé de sept ans et de Pierre Blanc mon fermier âgé de 23 ans.



Phot. Bionaz

MONT FALÈRE

sommet (13 octobre 1913)

« Le 28 août en compagnie de M. Thomasset Evariste instituteur et secrétaire communal de Saint-Nicolas, de ses deux fils Remy et Arrito tous les deux étudiants, de M. Gaillard Auguste chirurgien-dentiste venu de Paris en villégiature à Saint-Nicolas, de Sylvie et Marie Anne Domaine.

« Grâce au temps splendide et aux bonnes conditions dans lesquelles ces deux courses ont été faites, tout le monde en est revenu content et gai.

« Partis de la cure de Saint-Nicolas à cinq heures du matin, on y était de retour à 6 heures du soir après avoir passé sur la sommité deux bonnes heures dans la jouissance et la contemplation.

« Les autres années, à cette époque, sur la cime, on ne trouvait plus de neige à faire fondre, pour boire. Cette année, un gros névé durci à glace couvrait encore le flanc nord de la pyramide et contrastait singulièrement avec la verte végétation du flanc méridional tout émaillé encore de violettes, de gentianes, d'androsaces, d'achillées aromatiques.

« Jusqu'ici j'allais au Mont Falère pour mon plaisir : maintenant j'y vais pour le plaisir des autres.

« Ayant éprouvé moi même et apprécié tant de fois combien est agréable et précieuse la complaisance d'un confrère qui ne dédaigne pas de m'accompagner sur une pointe à moi inconnue et difficile, je n'oserai à mon tour faire le précieux et refuser d'accéder à une demande quand je le puis sans inconvénients.

« Fondé sur ces principes que l'amour des montagnes est l'amour du pays et y attache, que l'alpinisme est éducateur, forme les âmes belles, gé-



Phot. Bionaz

MONT FALÈRE : LAC DES MORTS
dans le fond, la Grivola. (13 octobre 1913)

néreuses et fortes, inspire le respect et le goût pour tout ce qui est beau grand et noble, pousse à l'étude, à l'instruction, développe l'intelligence et les facultés de l'esprit, fortifie la santé et éloigne les tendances malades, je ne saurai laisser passer aucune bonne occasion pour le favoriser et contribuer à son développement.

« Pour moi, il n'y a point de *colis encombrants* : les petits adolescents en âge de soutenir une course, toutes les jeunes personnes capables de s'enthousiasmer devant les beautés de la création, les hommes mûrs qui ont besoin de détendre leurs nerfs, voilà tous ceux que je voudrais exalter et pousser à la montagne.

« Il faut reculer devant cet espèce d'égoïsme orgueilleux qui fait de l'alpinisme un sujet de jalousie et de monopole personnel. Pour certains individus, les petits et les faibles ne sont plus que des parias à qui il est

à jamais prohibé de jouir d'une belle contemplation. Heureusement ces types sont rares, sinon l'alpinisme aurait vite fini : ne formant point école, eux morts, tout serait mort.

« — Je croyais avoir clôturé mes excursions en montagne lorsque le 13 octobre, m'arrivent Lyabel et Centoz m'invitant à monter avec eux le lendemain au Falère.

« Mais ne faut-il pas que j'aie une sépulture justement ce jour-là ? N'importe ! nous irons après, avec l'avantage de dormir tard le matin. De fait, nous partons à 10 heures $\frac{1}{2}$ et nous arrivons encore au sommet à 3 heures $\frac{1}{2}$. Nous y trouvâmes quantité de neige accumulée par la tourmente. Curiosité ! ce n'est pas dans les creux et les abris que la neige était entassée mais sur les sites proéminents : il y en avait jusqu'à 80 centimètres et elle était dure à supporter les pas de l'homme.

« Les lacs (nous en avons cotoyé deux sur le flanc ouest) étaient déjà couverts d'une carapace de glace, encore transparente, mais assez solide. Les *orbeignes* avaient revêtu leur costume d'hiver d'un blanc éclatant. »

Col de la Galise (3019 m.) et **Col Rosset** (3024 m.) 17 juillet : Bionaz et ses quatre guides A. Bovard, L. Lyabel, C. Perron et P. Plassier. Voici ce que m'écrit Bionaz :

« Départ de Pont à 2 heures du matin : traversée en 3 h. de tout le vallon plan du Nivolet ; puis descente dans la vallée de l'Orco : trois beaux lacs aux couleurs émeraude, rouge, jaune selon l'incidence de la lumière. Passée l'Alpe Cerru (2393 m.) nous nous arrêtons pour prendre une bouchée et consulter nos cartes, car un nuage persistant et froid nous couvrait désespérément la vue sur les cols à l'ouest où nous tendions. Enfin une éclaircie de moins d'une seconde nous permit d'apercevoir au sommet d'un étroit couloir une baisse et une croix. Nous nous y dirigeons en commençant par enfileur un premier couloir de neige, raide comme une cheminée, lequel donne sur un plan marécageux. Puis nous côtoyons la base de la Pointe Gallise et ses avalanches. Au bout d'une heure, nous nous trouvons engagés sur la pente du Col Gallise qui devient toujours plus rude et plus raide. Une couche assez épaisse de neige fraîche couvrait une autre couche inférieure glacée ce qui nous obligea à creuser toutes les marches au piolet. Après une heure et demie de ce pénible travail, on se trouva heureusement devant la grosse croix couverte et hérissée d'un empan de givre. Ici la tourmente est à son plein ; il souffle un vent d'ouest impétueux et le brouillard est si bas qu'on a peine à distinguer deux pas devant soi. Nous nous reposons un moment puis nous délibérons de poursuivre notre programme en atteignant si possible le sommet du glacier et la Pointe Gallise. Mais la pente devient toujours plus raide, les rochers toujours plus surplombants et le nuage toujours plus épais ! Que faire ? Revenir sur ses pas était l'unique parti à prendre. C'est ce que nous fîmes. On redescendit avec précaution le mauvais couloir où l'on risquait de partir en avalanche et on refit bonnement sans chagrin le chemin du matin.

« Comme on avait décidé de se rendre à Rhêmes, au lieu de revenir par le Nivolé, nous remontons le plan supérieur où sont les Grands Lacs Ros-

set d'où dans 2 heures nous atteignons le facile Col Rosset (3024 m.). Il est 7 h. du soir. De là, au fond de la Vallée, le voyage est assommant par la monotonie, la sécheresse du paysage et les zigzags infinis de la route. A 10 heures du soir, nous étions à la cure de Rhêmes, objets des bons soins du curé Vection ».

Tour de la Tsa (3020 m.) *Première ascension d'alpiniste.* — Abbé Henry seul le 29 juillet. De Valpelline à Berrié, et par les rapides paturages du nord, dans le vallon de la Tsa. Tombé ici au milieu d'une couvée d'*orbeignes* : jamais vu un si beau et si attendrissant spectacle ; à mon apparition, la mère, en un clin d'œil, fit cacher tous ses petits et disparut ensuite elle même. Monté au Dos Rocheux coté 3020 m. par l'arête nord-ouest et la face nord. Trouvé au sommet un bâton. Comme cette montagne n'a pas encore de nom et qu'elle domine, de toute sa masse, le vallon de la Tsa, je crois qu'on pourrait très bien l'appeler du nom de *Tour de la Tsa*. D'ici par la face nord je descends sur le glacier du Mont Berrio, en une minute je viens sur le col qui fait communiquer ce glacier avec le vallon de la Tsa (et qu'on pourrait appeler *Col de la Tsa* 2970 m.) puis traversant horizontalement de l'est à l'ouest la paroi du Mont Cerf et remontant légèrement j'atteignis un autre petit col qui est au nord des gendarmes de Chermontane et par où l'on descend dans le Vallon de Vert Tsan : autre petit col qu'on pourrait appeler *Col de Vertsan* (2980 m.) Du Vallon de Vertsan, par Berrié, rentré à Valpelline dans la soirée.

Mont Traversagne (3020 m.) — *Première ascension.* Henry seul, 27 juin.

C'est une montagne peu distincte : vue d'Oyace elle fait corps avec la paroi du Clapier. Deux torrents d'Oyace prennent naissance au dessus de cette cime sur l'arête qui l'unit au nord à la paroi du Clapier et coulent à l'est et à l'ouest de ce Mont Traversagne qui est en relief sur la paroi du Mont Clapier. De plus ce mont Traversagne se trouve juste au dessous d'une brèche assez profonde de l'arête terminale, brèche qui clôt au sud-ouest l'arête du Mont Clapier. Je crois que l'arête de la montagne comprise entre la brèche susdite et le Col Florio est encore vierge et attend son premier visiteur. On pourrait la tenter en passant par le Mont Traversagne.

Je suis donc parti de Valpelline et monté par Semon, Combe de Breuson, lo Dzon, Plan Meulet ; d'ici traversé à l'est et gravi ensuite directement par arête et face sud, gazonnées jusqu'à peu de distance du sommet. On a de cette montagne une vue unique sur les Clocherots et sur les effrayants couloirs qui prennent naissance à ces formidables gendarmes. Entre ces couloirs, on voyait de ci de là des plaques verdoyantes de joli gazon suspendues sur des précipices affreux. Je pensais alors instinctivement à cette phrase de la Sainte Ecriture d'une si exquise délicatesse (38 Job 25, 26, 27) où il est dit que Dieu fait tomber sa pluie non seulement dans les terrains où il y a des hommes, mais aussi sur des gazons où jamais pied d'homme n'ira se poser et cela par pure compassion pour ces plantes altérées qui attirent tout aussi bien son attention : *et oculi ejus in ea sunt*

a principio anni usque ad finem ejus. Dans cette ascension, à l'altitude de 2700 mètres environ, je découvris encore une nouvelle espèce de lichen à laquelle ainsi qu'à plusieurs autres déjà, le Docteur Bouly de Lesdain a bien voulu donner mon nom : *Crocynia Henrici* B. de Lesd.

Col d'Entrelor (3009 m. — A été traversé trois fois par des prêtres. La première fois par le curé C. Perron avec deux gardes-chasses, le premier juillet ; la seconde fois par le même tout seul le 3 juillet en revenant de Rhêmes Notre Dame ; la troisième fois par une caravane composée de l'Archiprêtre Fr. Borghesio, vicaires J. Chasseur, Louis Jans et J. B. Perron le 17 juillet.

Pointe Chermontane (3002 m.) — *Première ascension d'alpiniste.* Henry seul le 25 août.

De Valpelline par Oyace, Berrié et la Combe de Vertsan. Je montai directement par un large couloir sud, moitié pâturage, moitié glavinière qui me porta sur l'arête à quelques minutes au sud du sommet. Ici je débusquai un joli lapin de montagne qui était alors gris mais qui en hiver doit devenir blanc. Je continuai l'arête en direction nord et arrivai au sommet de ma montagne : j'y fis un petit homme de pierre. Des chasseurs, des arpians sont certainement déjà arrivés ici à cause de la facilité de cette pointe. Du sommet je continuai encore à suivre l'arête en direction nord, puis je dus m'arrêter devant de formidables gendarmes.

Le point le plus élevé de cette crête n'est donc pas celui où je suis arrivé, qui est indiqué sur les cartes comme cime de Chermontane, où j'ai fait l'homme de pierre, mais il doit se chercher à l'extrémité nord de l'arête, là où elle tombe d'un bond sur le Col de Vertsan qui la relie au Mont Cerf. Pour faire le point le plus élevé de cette montagne il faut donc s'attaquer directement au gendarme le plus haut et le plus au nord ; il est certainement encore vierge.

Abbé HENRY.

